

*Images de la sorcellerie
dans le théâtre roumain contemporain¹*

Performance review: *Sânziana și Pepelea*, by Vasile Alecsandri (director A. Dabija, National Theatre in Cluj – 2013) ; *Țiganiada* by Ion Budai-Deleanu (director A. Dabija, National Theatre in Cluj – 2018) ; *Romaceni – Vremea vrăjitoarei* (director Tina Turnheim, Andrei Mureșanu Theatre, Sfântu-Gheorghe – 2019) ; *Macbeth* by Giuseppe Verdi (director Rareș Trifan, National Opera in Cluj – 2019)

Ces dernières années, les critiques ont pu observer que, dans les théâtres de Roumanie, on a mis en scène plusieurs spectacles dans lesquels la figure de la sorcière joue un rôle de premier plan. Je vais passer brièvement en revue quelques-uns de ces spectacles, en ajoutant des photos illustratives, afin de saisir ce qu'il y a de spécifique dans les images des sorcières qui peuplent ces créations scéniques. À la base des spectacles dont il sera question plus bas, on trouve des textes de la littérature classique roumaine ou universelle, ou bien des créations dramatiques contemporaines.

Le premier spectacle, *Sânziana și Pepelea* (*Sânziana et Pepelea*), créé par Alexandru Dabija au Théâtre National de Cluj-Napoca, ayant eu la première en 2013, constitue à ce jour un des plus grands succès de la principale troupe roumaine de Transylvanie et continue de faire salle comble chaque fois

¹ Ce compte-rendu extensif a été réalisé dans le cadre d'un projet du Ministère de l'Éducation et de la Recherche, UEFISCDI PN-III-P1-1.1-TE-2016-0067, n° de contrat 135/2018, ayant pour titre *Iconographie de la sorcellerie, une approche anthropologique : cinéma, théâtre, arts visuels*, directeur de projet Ioan Pop-Curșeu.

qu'il se joue. Mais quelles sont les raisons de ce succès extraordinaire auprès du public et auprès de la critique la plus exigeante ? Je vais esquisser quelques réponses, n'ayant pas ici l'espace nécessaire pour entreprendre une étude en profondeur.

Tout d'abord, il y a le texte original, dont certains metteurs en scène et directeurs de théâtre ont osé dire qu'il n'était plus actuel. C'est une féerie publiée par Vasile Alecsandri en 1881, mais qui fourmille d'allusions subtiles à la politique contemporaine, sur plusieurs niveaux. De ce point de vue, les acteurs du National de Cluj n'ont eu qu'à changer la politique de 1881, avec celle de 2013-2020, en obtenant des effets garantis : le metteur en scène les a laissés faire et les y a même encouragés. En deuxième lieu, il y a la musique composée par Ada Milea, qui est une valeur sûre dans plusieurs spectacles donnés sur la scène du Théâtre National ; d'ailleurs, cela ne trahit pas l'esprit d'Alecsandri, qui truffait lui-même ses pièces de théâtre de « chansonnettes comiques. » En troisième lieu, et c'est là un aspect moins remarqué par la critique que les autres, le public a apprécié la structure de conte de fées du spectacle, peut-être parce qu'on a encore et toujours besoin de rêver.

Dans cette structure de conte de fées, la sorcière est très importante. Vasile Alecsandri opère un changement qui est illustratif d'un adoucissement de l'image de la sorcière, amorcé avec le romantisme et continué jusqu'à présent. Pour résumer brièvement les choses, il faut dire que l'action se passe dans un royaume de fantaisie, *Țara lui Papură-Vodă*,² dont le nom est entré dans le langage roumain courant pour désigner un endroit où tout est sens dessus dessous et où tout peut (se) passer, en bien comme en mal. Or, dans ce royaume, c'est la sécheresse et les gens du coin, ignorants et vulgaires, ne trouvent rien de mieux à faire que de noyer une vieille femme, Baba-Rada,³ accusée d'avoir noué les nuages, car elle passe pour être une sorcière et pour faire des charmes d'amour. Le seul qui a pitié de Rada et essaie vainement de la sauver, c'est le jeune paysan Pepelea (nom ridicule, qui n'est pas du tout celui qu'on attendrait du Prince Charmant), orphelin et

² Papură = roseau. Donc la traduction de tout le nom serait : *Pays du Roi Roseau*.

³ Baba = vieille femme.

sans le sou. Après avoir été noyée, Rada ressuscite pourtant sous la forme d'une bonne fée (la fée du lac) et mettra tout son savoir magique au service de Pepelea, pour l'aider à conquérir Sânziana, fille du roi Papură (Roseau), que le jeune homme finit par épouser après maintes aventures picaresques, grotesques et parfaitement savoureuses.

Le rôle de Rada, sorcière et fée, est joué dans ce spectacle par la grande actrice Miriam Cuiibus, qui semble s'être fait ces derniers temps une spécialité des rôles de sorcière. Elle est par ailleurs en train de travailler à un film, situé entre la *fantaisie* et *l'horreur*, intitulé *Straja (La Sentinelle)*, dont le réalisateur est Rareș Stoica et auquel Ștefana Pop-Curșeu et moi-même avons apporté aussi une certaine contribution.



© nicu cerciu

Figure 1. Pepelea et la sorcière Baba-Rada.



Figure 2. La noyade de la sorcière.



Figure 3. La sorcière surgit du lac/puits, accompagnée de son cortège de fées.

Ce spectacle de Dabija est bien rythmé, dynamique, concentré, amusant et virevoltant. On ne peut pas dire la même chose de *Țiganiada (La Tziganiade)*, signé par le même metteur en scène, spectacle réalisé en 2018, toujours au Théâtre National de Cluj, avec la même troupe. Cette fois, le prétexte littéraire du spectacle est un autre texte classique de la littérature roumaine : il s'agit d'une épopée héroïque-comique, composée par Ion Budai-Deleanu autour de 1800, sur la vie des Gitans (mais qui sont ici des correspondants allégoriques des Roumains). Même si le texte se prête à une approche similaire de celle de *Sânziana et Pepelea*, le metteur en scène fait ici un pari très risqué (et perdu à mon avis), à savoir celui de privilégier le texte de l'épopée, avec très peu de modernisations, raconté et expliqué mais non pas joué, sans aucune adéquation aux demandes et rigueurs des planches. Cela nous vaut deux heures de récitations assez monotones, sans mouvement scénique, sans conflits, et le parti-pris du metteur en scène de ne pas laisser les acteurs « jouer » s'avère catastrophique pour l'effet – ou plutôt le non-effet – du spectacle.

Ce qui sauve un peu la création scénique de Dabija, ce sont quelques éléments de scénographie évocateurs de la vie gitane, ainsi que des images visuelles fortes qui s'impriment durablement dans la conscience des spectateurs. La figure d'une sorcière – qui ne pouvait pas manquer du monde gitan – fait justement partie de ces images-là. Il s'agit de Brândușa, mère de Parpangel, un des héros attachants de l'épopée de Budai-Deleanu. Le portrait de Brândușa est réalisé dans un double code référentiel : d'un côté, l'écrivain fait référence aux sorcières de l'Antiquité, notamment Circé et Médée, tandis que, de l'autre côté, Budai-Deleanu glisse dans son texte de nombreuses allusions aux pratiques magiques des sorcières villageoises roumaines. Brândușa connaît le secret des herbes qui guérissent, elle est capable de faire surgir deux dragons qu'elle attelle à son char avec lequel elle parcourt les airs, elle devine l'avenir ou bien se montre capable de préparer des philtres d'amour.

L'incarnation scénique de la sorcière est, quant à elle, extrêmement intéressante. Comme les autres Gitans du spectacle, elle porte les vêtements spécifiques, mais aussi un costume qui colle à la peau et qui en a la couleur, ce qui suggère la nudité. On sait que la nudité rituelle est un thème important des pratiques de sorcellerie, mais aussi et surtout du discours que l'on a construit autour de ces pratiques. La sorcière de Dabija a – en plus – de

longs cheveux noirs, qui couvrent entièrement son corps et lui donnent une apparence sauvage. Quant à son mouvement scénique (assez réduit, comme dans le cas des autres personnages), elle se trouve sur une plateforme qui la fait tourner sur elle-même. Aux dires du metteur en scène, la sorcière sur la plateforme constitue comme une sorte de centre symbolique de l'univers scénique, qu'elle domine par ses pouvoirs magiques inconnus et inquiétants.



Figure 4. La sorcière de *La Tziganiade*.

Dans un tout autre registre que *La Tziganiade* de Dabija, *Romacen – Vremea vrăjitoarei* (Romacen – L'Ère de la sorcière), au Théâtre Andrei Mureșanu de Sfântu-Gheorghe (première décembre 2019), récupère et recycle la figure de la gitane à laquelle sont attribuées dans l'imaginaire collectif de grands pouvoirs magiques. C'est une récupération féministe et revendicatrice, qui tente de rendre le public sensible aux préjugés raciaux et aux préjugés de genre, aux stéréotypes qui nous empêchent de voir les êtres humains autour de nous pour ce qu'ils sont. D'ailleurs, la production du Théâtre Andrei Mureșanu a

été faite en collaboration avec la troupe Giuvlipen, qui est une des rares troupes de théâtre rom et féministe de Roumanie et dont le but est de promouvoir la culture de cette minorité à travers les arts de la scène.

Le spectacle mis en scène par l'Autrichienne Tina Turnheim travaille un texte écrit par Mihaela Drăgan pendant une résidence de création au Royal Court Theatre, qui raconte l'histoire de six sorcières gitanes. Celles-ci, pour fuir les oppressions de toutes sortes, créent une société alternative, fondée sur la solidarité, où elles vivent sans racisme et discrimination, refondant la puissance des femmes en dehors de la misogynie et de la violence de l'ordre patriarcal. Elles voyagent dans le temps, se battent contre les injustices politiques et mettent les bases de stratégies efficaces de lutte contre le réchauffement climatique. Pour ce faire, elles brouillent les lignes de séparation nette entre la science et la magie, entre la raison et le sentiment et contribuent au « réenchantement du monde », pour reprendre une formule célèbre de Michel Maffesoli.

De la sorcière bohémienne, il faut passer à la sorcière shakespearienne, mise au goût du jour au théâtre comme à l'opéra. Je m'arrête ainsi à un troisième spectacle réalisé sur la scène du Théâtre National de Cluj-Napoca, *La Tempête*, de William Shakespeare (date de la première : 11 octobre 2019). Quoique le metteur en scène, Gábor Tompa, ne soit pas toujours très inspiré dans ses choix, ce spectacle-ci lui a bien réussi. C'est vrai qu'il est servi par une distribution remarquable et je ne citerai que les rôles qui ont directement à voir avec la magie : Prospero (Marcel Iureș), Sycorax (Miriam Cuibus), Caliban (Cristian Grosu), Ariel (Anca Hanu) et les trois fées (Angelica Nicoară, Elena Ivanca et Romina Merei). Comme on le sait, chez Shakespeare, Sycorax est seulement un souvenir, une présence immatérielle menaçante ; dans le spectacle de Tompa, c'est sous forme de projection vidéo que ce souvenir se manifeste, alors qu'il s'agit de prouver à Ariel combien la mère de Caliban a été méchante. Le costume et le masque facial de celle-ci ont été conçus par la scénographe Carmencita Brojboiu et le personnage, bien que très expressif, ressemble plus à une Gorgone antique qu'à une sorcière primitive, coupée du monde. Le côté primitif, par contre, est illustré parfaitement par Caliban.

La scénographie construite sur le principe de lanterne magique, avec des images qui passent et reviennent à la guise de Prospero, ajoute au pouvoir de fascination des présences magiques dans *La Tempête* de Cluj.



Figure 5. Sycorax (Miriam Cuibus) menace Ariel (Anca Hanu), sous le geste illustratif de Prospero (Marcel Iureș).



Figure 6. Caliban, fils de la sorcière, interprété par Cristian Grosu.

Pour rester dans la veine shakespearienne, je n'omettrai point de mentionner *Macbeth*, dans sa transposition opératique verdienne, mise en scène à l'Opéra Roumain de Cluj par Rareș Trifan en octobre 2019. C'est un bon spectacle, avec une scénographie lourde et baroque, mais belle, dans laquelle évoluent des personnages violents et tragiques, aux prises avec la fatalité de leur destin. Si Lady Macbeth (Nadia Cerchez, chanteuse invitée) est fougueuse et avide de pouvoir, emportant l'adhésion du public par sa belle voix, Macbeth (Florin Estefan) lui-même reste –malheureusement– faible et sans force, avec une voix flasque et fausse. On arrive à se demander s'il ne s'est pas fait attribuer ce rôle principal seulement parce qu'il est le directeur de l'Opéra de Cluj...

On sait bien que, pour les besoins de l'opéra, Verdi a changé les trois sorcières de Shakespeare en tout un chœur, qui se partage en sous-groupes complexes et marque dans l'histoire de la musique quelques-unes des plus belles harmonies verdiennes. Or, Rareș Trifan a saisi toute la force de ces sorcières en tant qu'ordonnatrices du drame et que fatalités de Macbeth. Il leur a donné un air à la fois monacal et fantomatique, les habillant de blanc et utilisant leur présence comme une malédiction constante qui hante tous les espaces, qu'il s'agisse de la forêt dans la brume de l'aube ou des larges pièces du palais de Macbeth.



Figure 7. Le chœur des sorcières de *Macbeth*.

Ces sorcières ne sont pourvues de masques qu'à certains moments-clé de l'action, lorsqu'elles se confrontent directement avec les humains, avec Macbeth en particulier. À ces moments elles portent toutes une sorte de masques qui reproduisent le visage de Lady Macbeth, en multipliant ainsi sa présence et son influence néfaste. C'est une manière de redoubler les drames et les conflits des personnages principaux, mais à travers des visages bidimensionnels, immobiles et sans expression, qui montrent la pétrification des passions, des ambitions ou des douleurs.

De cette manière, elles paraissent froides, implacables, inhumaines et puissantes et, longtemps après la fin du spectacle, hantent l'imagination du mélomane.



Figure 8. Les sorcières masquées charment Macbeth.

En guise de conclusion, il faut dire que ces cinq spectacles prouvent que la figure de la sorcière reste toujours d'actualité sur la scène du théâtre contemporain. Elle continue de fasciner, d'interpeller, de questionner nos représentations mentales et nos préjugés, ainsi que les limites de nos

conceptions éthiques. Elle est porteuse de revendications politiques et sociales, mais elle reste toujours un noyau de fantasmes et fantaisies. Quoique les metteurs en scène nous proposent de lire en elle, la sorcière affirme par-dessus tout sa force d'irradiation esthétique...

IOAN POP-CURȘEU

Associate Professor Ph.D., Babeș-Bolyai University
Director of the IWACTA Research Project
ioancurseu@yahoo.com

